

Structure, limites, fonction des « récits du monde »
Par Claude-Raphaël Samama

Les récits du Monde, pour autant que l'on veuille bien faire un concept de cette expression, sont des trames narratives autour de l'origine et des fins de l'objet totalisé, appelé monde ¹. Ils ne se confondent donc pas avec n'importe quel récit ou narration qui concernerait d'autres objets plus limités en extension ou des histoires de moindre portée dans l'échelle des chronologies. Quand ce type de récits existe, il peut y avoir intérêt à les comprendre, pas seulement pour leur spécificité ou leur originalité, mais leur structure et leurs fonctions, pas seulement différentielles, mais éclairantes et dynamiques quant à leurs effets.

Confronter ceux éventuels du temps de la modernité – pour autant qu'il en existe de cette nature –, à ceux que l'on peut repérer comme paradigmes ou porteurs de grands moments culturels identifiés du passé, peut conduire à y repérer des enjeux de civilisation et des thèmes comparatifs pour l'anthropologie. À quoi servent encore ou ont servi les grands récits du monde ? Quels critères permettent de les spécifier ? Quelles sont leurs structures et leurs conditions de possibilité ? Leur amplitude sémantique et leurs effets ?

Quels furent les grands récits que l'homme a conçus (ou conçoit encore) pour penser l'univers qui l'environne, sa propre présence au monde et leur éventuelle relation finalisée ? Que peut-on dire de la fonction et de la portée de ceux qui furent déterminants – des mythologies ou des cosmologies aux théologies conquérantes, des philosophies de l'histoire aux diverses utopies ou eschatologies inspirées ou non par elles ? Quels sont aujourd'hui les récits dominants concernant le réel envisagé comme totalité externe intégrant l'homme, entité naturelle englobante, ressource et champ d'action, entre la croyance, la science ou de nouvelles mythologies ?

Il est proposé dans ce qui suit, à la fois de mener l'enquête autant que de tenter l'analyse. On le fera à travers le matériau philosophique autant que culturel et historique, mais aussi le bilan que les temps modernes offrent au miroir de leur propre narration dans un possible ou impossible récit, celui qui dirait ensemble le monde et celui qui le raconte en tentant de s'y inclure comme être et devenir.

Les conditions d'un récit du monde.
Formes et enjeux

L'aire de civilisation occidentale offre deux polarités à ses grands récits ². Elle s'est le plus souvent proposé de penser le monde comme un être problématique dont la présence déployée est à élucider et dont la question de sa nature et de son origine sollicite une invention qui en rendrait compte. Une narration origininaire et rétroactive vient alors trouver sa place dans une forme imaginée ou réfléchissante particulière, à distinguer de l'histoire comme science objective des événements du passé.

Selon ce critère ne vaudraient que ceux des récits qui engagent le temps le plus long d'une éternité ou d'une origine entamant cette dernière par un geste inaugural créateur touchant à la totalité de l'être. À ce compte, ils différeraient de ceux qui seraient issus de l'Histoire et qui auront toujours eux, la caractéristique de ne pas prendre en compte la totalité du temps – par le fait justement de leur historicité – ni de l'être du monde en son entièreté. On verra que ces deux derniers traits discriminent en profondeur les récits et les anthropologies qui en découlent autant pour les collectivités humaines qui s'en structurent que pour la conscience individuelle qui y est symboliquement immergée.

On peut repérer à ce point deux modalités, celle de la mythologie qui voisina souvent et de manière étonnante avec la philosophie à sa naissance, celle de la théologie première qui vit l'émergence d'une entité originaire et transcendante, comme source du tout.

Si, par ailleurs, on laisse de côté des récits du monde qui à eux seuls nécessiteraient des développements spécifiques du point de vue de l'anthropologie culturelle – ceux de la Chine, de l'Inde par exemple ou d'autres aires de civilisation animiste, des peuples dits sans écriture –, on peut ainsi, pour ce qui concerne les modalités occidentales, se rapporter aux paradigmes de la Grèce antique et du prophétisme hébraïque. Ces derniers ont l'avantage de concerner l'aire de civilisation occidentale dont l'orientation a prévalu pour une grande partie des sociétés historiques et de fournir aussi des matériaux textuels étayant leur pérennité ou leur influence civilisationnelle. Ils semblent aussi receler et avoir ouvert les deux grandes voies où se sont engagées des narrations portant de « grands récits » et leurs enjeux. Ainsi défini, le champ de notre parcours sera mieux balisé.

Avant de tenter l'analyse des contenus, on se doit encore d'insister sur un élément de structure. Les « récits du Monde », dans l'acception que l'on vient de leur donner, n'ont pas seulement pour objet le monde comme être nature, ils incluent le plus souvent la présence humaine comme en relation avec lui. Le lien s'affiche alors comme présence redoublée – à côté du monde, la créature humaine, soit la production du/au sein préexistant du monde, d'un être vivant qui, parmi d'autres parfois (plantes, animaux terrestres ou aquatiques, oiseaux...), a la figure de l'homme, comme conscience et... langage. Tous les mythes païens ou sacrés font ainsi une place à une création double où le « monde » vient avec l'homme, le précède ou l'engendre, qu'il y ait une démiurgie initiale ou un procès imaginaire relatant, établissant ce lien. L'histoire, ses narrations, courant alors après le « monde-devenu », serait la troisième voie d'un récit partiel et rétrospectif reprenant à son compte les aménagements du monde et les événements qui y furent produits, comme cultures et civilisations, totalisées cette fois, pour seulement elles-mêmes. Ou s'étayant des deux précédents paradigmes !